

Marie Del Grosso

# Le prête-nom





Marie Del Grosso

# Le prête-nom

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4369-4

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*A Diane*



1989

*11 juillet*

Je me souviens de ce jour de début d'été à LYON. Il faisait un temps magnifique. Assise à la terrasse des « Amandines », un café associatif où j'avais l'habitude de retrouver Lise, ma meilleure amie, j'étais vêtue d'une robe blanche légèrement décolletée, choisie pour mettre en valeur mon bronzage « UV » clair doré. Mais Lise était en vacances et moi je profitais avec délice de ce moment furtif, sans impatience, exclusivement destiné à flâner. Un vent doux me caressait le visage, me poussant à rêvasser. Non loin de moi, dans l'axe de mon œil droit, un homme m'observait d'abord discrètement, puis plus directement, avec insistance, provoquant en moi ce petit émoi d'un regard posé sur soi. Cette envie d'être fofolle que j'avais enfant, oh combien refreinée par ma mère, me revint subitement. Je lui souris. Il parut surpris et se leva. Grand, fin, élégant, charmeur, il s'avança vers moi et me dit « à bientôt... » d'une voix si chaude, aux notes si sensuelles, que je fermais les yeux pour mieux savourer cette sensation qui m'affleurait. Mais quand je les ouvris à nouveau, l'homme avait disparu.

Distraite par mes observations sur lui, je ne vis qu'après le petit billet qu'il avait laissé devant moi et sur lequel il avait écrit « Au cas où comme moi vous auriez envie qu'on se revoie, appelez moi à ce numéro. Signé *J-P* ». Deux initiales rattachées pour un prénom à deviner.

Je me mis immédiatement à composer. Partant de l'évidence que le *J* ne pouvait être l'initiale que de Jean, j'avais par contre pour le *P*, plusieurs possibilités. Était-ce Pierre, Paul ou encore Philippe, et pourquoi pas Pascal ? Il y avait aussi sur la liste des saints que je trouvais dans mon agenda, Philibert et Pacôme. Mais, précédés de Jean et couchés sur le papier, ces deux là étaient déjà mort-nés. *J-P*, deux petites lettres que je venais de triturer et que je voulais torturer jusqu'à ce qu'elles avouent, jusqu'à ce qu'elles hurlent leur vérité. Et rien ne vint pour taire ces deux lettres de vous qui cachaient votre prénom, sinon votre visage qu'il me fallait oublier, car assurément il s'agissait d'une habile stratégie de drague que je trouvais, je l'avoue, parfaitement réussie.

Allais-je malgré tout répondre à votre message, moi qui habituellement étais plutôt économe de débordements insensés ? Divorcée depuis plusieurs années, psychologue scolaire, ma vie affective se concentrait alors presque exclusivement sur mon fils.

Agé de 11 ans, Denis était mon homme et mon enfant en même temps, le grand et le petit, l'unique. Serais-je un jour prête pour nouer une nouvelle relation avec quelqu'un qui l'emporterait avec moi, mon garçon ? Mes pensées le rejoignirent de façon instantanée. Bien qu'il fût en vacances chez son père,



je l'appelais chaque fin de journée. J'avais obtenu, à mon divorce, la garde de mon fils qui ne voyait son père que le week-end et la moitié des congés scolaires. Mais je savais m'adapter aux circonstances et à la demande de chacun pour qu'un lien affectif durable subsiste et s'accomplisse sans déchirement aucun. Notre conversation du jour se résuma pour lui à ces quelques mots. « Je me suis bien amusé ». Il est vrai qu'à cet âge, toutes les journées de vacances sont occupées à s'amuser. Son père a ajouté que depuis qu'il était chez lui, Denis débordait de vitalité et de gaîté. A-t-il eu l'intention de me blesser ? Pourquoi subitement étais-je si émue ? Et si j'appelais mon inconnu ?

Je me dis à nouveau que je n'en ferais rien, qu'il n'était qu'un séducteur de passage à la recherche d'une aventure, un perturbateur. Je me dis qu'en quittant ce café, je devais l'oublier. D'ailleurs, je n'avais plus du tout le temps de m'attarder. Il était déjà dix neuf heures passé et j'étais invitée à dîner chez ma sœur.

Vite quelques fleurs avant d'arriver. Un petit baiser bien vite envolé, Jackie me dit « tu sens bon la violette ». Il faut dire que ma sœur, qui est mon aînée, et moi, nous ne vivons pas en parfaite harmonie, mais nous apprécions nos moments partagés avec un plaisir mutuel non feint, même s'il s'agit de la vie de tous les jours, où notre aujourd'hui ressemble à notre hier et sûrement à notre demain. Jackie et moi, c'est comme l'opéra et le bal musette. Et pourtant, nous avons été bercées par la même mélodie. Nous avons grandi au même rythme jusqu'à ce que les couacs de la vie

apportent les premières fausses notes et depuis c'est de mal en pis.

Ce soir, je voudrais lui raconter mon histoire en plaisantant sur mon *sexe appel*, mais plutôt que de déclencher un sermon sur ma légèreté, je prétexte une réunion inopinée et rentre chez moi.

Enfin seule, à l'abri. Je laisse aller mon euphorie, je respire la vie, je la chante, je la danse, jusqu'à ce que je tombe épuisée dans mon lit.

Quelques jours après, je restais troublée par lui, l'homme du café, qui signalait *J-P*. J'essayais d'imaginer où il travaillait, où il habitait. Qu'est-ce que j'attendais pour l'appeler ? Il suffisait de composer ce numéro que je connaissais déjà par cœur. Ce que je fis.

Une, deux, trois sonneries qui me paraissent bien longues, me rendent fébrile ; à la quatrième, à la seconde même où je décide de raccrocher, le téléphone s'anime ; par son fil assonant me parvient, en réponse à mon jeu de devinette, son prénom « *Jean-Pierre* » suivi d'un « *J'écoute* » incisif, direct, qui vient chercher mes mots tel un voleur. Malgré moi je renvoie : « *Jean-Pierre, ici Diane, nous nous sommes croisés l'autre soir et vous m'avez laissé votre numéro* ».

Sa voix, d'abord chaude, suave, comme la première fois, semble se teinter d'une certaine froideur, m'interrompant pour s'imposer :

« *Bonsoir Diane, j'attendais ce coup de fil, je peux être chez vous ce soir à huit heures si vous me donnez votre adresse* »

Ce que je fis.

En raccrochant, j'enrageais déjà de l'avoir appelé. J'avais l'impression qu'il disposait de ma soirée en toute liberté et j'avais accepté.

Jean-Pierre arrive à huit heures pile, les bras encombrés de boîtes de nourriture cuisinée que l'on trouve dans les magasins spécialisés et d'une bouteille de champagne, pour tout simplement fêter notre première soirée. Je l'invite à entrer et referme rapidement la porte à clé, comme si je voulais avec moi l'enfermer, juste le temps de l'observer à la dérobée, le déchargeant de quelques cartons et l'entraînant dans le salon. Jean-Pierre a belle allure, un physique à la *Clint Eastwood*. Le visage est harmonieux, son teint clair, presque trop pâle, fait ressortir ses yeux couleur jade clairsemée de paillettes légèrement dorées. Ses mains s'agitent tout en parlant, mettant en scène des doigts effilés aux ongles soignés. Il va et vient, décontracté, dans un mouvement légèrement déhanché, m'entraînant très vite avec lui dans un pas de deux endiablé.

Jean-Pierre m'a installée dès son arrivée sur un petit nuage où je passais désormais mes journées dans un état permanent de fièvre, attendant la nuit tombée, qu'il vienne me chercher.

Il y en aura des soirées, heures intimes, clandestines, en ce bel été. Des moments doux, vécus comme un rituel que nous avons façonné ensemble pour que, de jour en jour notre rencontre prenne sens et consistance. Au dehors, la vie humaine pouvait bien s'agiter, Jean-Pierre et moi prenions le temps de nous aimer.

Lise était rentrée de sa retraite d'été, une maison dont elle avait héritée, située en Ardèche dans un coin

sauvage et reculé. Elle avait bien tenté de me joindre mais voilà, j'étais trop occupée et j'avais négligée ma communauté d'habitues, dont Lise était la préférée. Jusqu'à ce jour où, inquiète, Lise débarqua dans mon appartement, ma cachette pas très secrète, juste au moment où Jean-Pierre s'en allait. Le croisant, elle comprit de suite que j'avais entre temps rencontré l'homme de ma vie. Je lui avais tant décrit le type d'homme à qui je pourrais dire oui. Oui pour m'enfuir avec lui sans que personne, hormis Denis, ne puisse me retenir, oui pour le suivre sur les chemins des libertés du cœur et refaire mon nid ailleurs. Lise savait que j'étais un peu fleur bleue. Je lui racontais mon histoire avec tous les détails amoureux et ajoutais :

« Voilà cinq jours que je ne suis pas sortie d'ici, où on vit libre et sans souci, hors du temps. Mais rassures toi, ce sera bientôt fini ».

Lise a bien ri et est repartie, me disant :

« A bientôt donc. Au fait, je trouve que sa silhouette est archétypale d'un personnage de roman noir. »

Voyant poindre mon désespoir, elle précisa

« C'était une boutade, bonne lune de miel, tu sais où me trouver si tu as besoin d'être consolée ».

Lise ne croyait pas aux amours de l'été, qui s'en vont à la morte saison.

Quelques jours plus tard, nous fûmes pourtant, malgré nous, rattrapés par les contraintes de la rentrée. Denis était revenu, grandi et bronzé. Ni Jean-Pierre ni moi ne savions si oui ou non nous allions vivre ensemble encore un peu de temps, le temps de voir fleurir les cyclamens sous ma tonnelle, de voir

s'enfuir les hirondelles. Nous n'étions sûrs que de notre désir qui cheminait de l'un vers l'autre.

D'ailleurs, que savais-je exactement de lui ? Il était resté durant cet été très discret sur sa vie. Divorcé et père de deux grands enfants de dix et huit ans plus âgés que Denis, il habitait seul, en banlieue lyonnaise et travaillait dans une entreprise de charpente métallique, m'avait-il dit. Cela m'avait suffi. La suite, nous la murmurions à demi-mot, ceux qui balbutient, murmurent ou susurrent. Nous ne voulions pas des mots trop tôt dits, souvent après maudits, de ceux qui peuvent heurter ou déchirer.

Octobre arriva et sonna la rentrée scolaire pour Denis et moi. Ce fut aussi cette année là, le temps de mes escapades en forêt avec Jean-Pierre, sautillant comme deux enfants sur les escarpements de mousse, partageant nos émois dans la tendresse et la joie. Je l'imprimais ce temps, dans mon cœur, en couleurs. Car c'était la première fois qu'un homme me rendait heureuse de manière si inconditionnelle, j'aimais tout de lui, il était si et si, tant et tant, que lorsqu'il me quittait, je n'attendais que le moment où je le reverrais.

On s'émerveillait ensemble de notre petit bout de quotidien à l'abri des autres et du traintrain de la vie. Je me souviens de ce banc, un peu à l'écart sur notre parcours de promenade, qu'on s'était approprié, où nous nous installions le temps d'un souffle, d'un soupir, d'une caresse, d'un baiser. Ce banc restera à jamais le témoin silencieux de nos rendez-vous amoureux.

Tranquillement, comme l'automne, notre relation se stabilisait dans la durée. Et puis approcha l'hiver et souffla le vent du nord toutes voiles dehors. Nos rendez-vous se mirent alors au chaud dans mon appartement, suite d'instant, pendant lesquels nous

échangions promesses et confidences dans le plus grand secret. Chacun semblait attendre l'autre pour aller plus loin. Je guettais chaque signe de lui, j'étais prête à tous les compromis comme ce jour où il m'appela en urgence à la tombée de la nuit, pour que je le rejoigne dans un restaurant du centre ville, ce que je fis, laissant seul mon Denis. Bien mal m'en prit !

Le cadre était joli, du repas je ne me souviens pas, tant j'étais ravie. Au moment de régler l'addition, Jean-Pierre avait oublié porte feuille et carnet de chèques. Je payais sans sourciller, ne pensant qu'à ce moment où chez lui nous ferions retour. Mais le scénario tourna court. Mon beau chevalier servant, transformé en chasseur de gazelles, tant il scrutait les trottoirs des quais du Rhône où s'alignait le gibier, m'embarqua ce soir là, pour une destination inconnue dans une vieille voiture pourrie, dans laquelle j'avais pris place avec beaucoup de réticence.

– Le véhicule est bruyant et avance de plus en plus lentement. La situation est cocasse. Je ne reconnais plus l'homme au volant qui ne dit pas un mot. Des idées folles me passent par la tête. S'il s'agit d'un jeu de rôles, je prends celui d'une princesse contrariée et agis. Je descends, claque la portière et cours vite, vite, vers plus de lumière, pour hélér un taxi et regagner ma chaumière. –

Ce soir là, j'ai regardé longuement mon fils endormi avant de passer le reste de la nuit à me demander pourquoi, pourquoi cette évidente parodie d'une scénette nocturne plutôt nerveuse, extraite d'un mauvais thriller affectif, que voulait-il me faire comprendre, pourquoi en silence, pourquoi avec ce



regard éteint, pourquoi ? Serait-ce une fuite, un refus ou plutôt des révélations difficiles à dire ?

J'aurais voulu en rester là, mais voilà, quand il me rappela, je me précipitai dans ses bras et ne lui demandai aucune explication, me persuadant d'un désarroi qui ne pouvait être que l'hypothèse probable de l'amour. Et l'amour se fait parfois turbulent, tentant de séparer les amants. Non, je ne voulais pas dire séparer ! Pas tant que j'attendais encore et encore que tu reviennes pour que de nouveau je sois tienne.

Cet épisode oublié, nos rendez-vous reprirent leur rythme et leur intensité. Avec allégresse, la vie semblait tourner autour de nous comme une valse que nous dansions en huit clos en amoureux assortis désassortis. Notre liaison se vivait alors dans une passion trouble qui me rongeaient et m'empêchait d'être moi-même, la femme libre et responsable, la mère aimante et attentive, la psychologue respectée dans son lycée et réputée pour faire du « bon travail » avec les enfants perturbés.

Jean-Pierre avait une personnalité complexe que je refusais d'analyser. L'homme un peu secret, cultivé, délicat, dévoilait trop souvent son goût pour les plaisirs, l'argent, les femmes ainsi qu'une attirance marquée pour le monde obscur des puissants, exégète désinvolte d'une autre vie. Et pourtant, le moment qui précédait nos retrouvailles me plongeait inmanquablement dans une attente où tout s'assemblait dans ma tête, de l'idéalisation à la résignation.

J'étais fatiguée.

Je décidais donc de prendre l'air quelques jours à l'occasion des vacances de la Toussaint et d'emmener

Denis à la montagne, avant qu'il ne rejoigne son père. Jackie et son mari, Marc, y ont une résidence secondaire où nous sommes accueillis régulièrement hiver comme été, au gré de nos envies. Denis est le petit dernier et se fait chouchouter par ses cousins et cousines plus âgés.

A peine arrivée, Jean-Pierre me téléphone me disant que je lui manque, qu'il me rejoint vers dix huit heures. Cela signifie donc qu'il veut changer la situation et que sur son initiative, je vais enfin le présenter à ma famille la plus proche ! Je suis abasourdie. Quelques questions viennent en même temps polluer mon esprit. Que vais-je dire sur lui ? Comment vais-je me comporter avec lui en présence de Denis ? Je décide de ne rien dire, sinon qu'il est un ami. Ami que nous attendrons vainement toute la soirée, préparée à la hâte à son intention, en petits mets et délicieuses attentions. Amant, que je guetterai seule derrière la fenêtre toute la nuit, à la fois furieuse et inquiète.

Vers sept heures du matin, on sonne à la porte. Jean-Pierre réussit son entrée. Malgré le froid précocé de ce début du mois de novembre, il se présente en costume de chez Cardin, d'un bleu gris qui lui sied bien, les chaussures noires impeccablement cirées, portant du bout des doigts un sac papier qui flaire bon les croissants chauds. Il plait d'emblée à notre petite assemblée. Rieur, il nous explique qu'il s'est trompé de route et qu'il a dormi dans la voiture. Par cette température ? Le costume n'a pas un pli et le visage est frais. Je suis sans doute la seule à me poser des questions. Car les croissants au lever apportés par un inconnu, c'est plutôt original et inattendu, fait

remarquer Jackie. Denis semble ébloui devant ce Monsieur qui lui dit « être ferrailleur », en réponse à sa question enfantine « qu'est que tu fais, toi, comme métier ? »

Jean-Pierre me souffle qu'il a réservé une chambre d'hôtel et qu'il m'enlève. Comment ai-je pu douter de lui et croire en cette histoire de nuit dans la voiture ? Je le suis d'emblée, mon farceur, laissant encore une fois Denis aux bons soins de ma sœur.

Ce jour là Jean-Pierre est sérieux, il me parle de son divorce, qui l'a mis dans des difficultés dont il a du mal à sortir, des difficultés financières, mais aussi affectives à cause de ses enfants, Laurence et Yann, qu'il ne voit plus régulièrement et qui lui manquent tant. La voix tremblante d'émotion, il me confie son bonheur d'avoir trouvé en moi la compagne idéale, déjà mère d'un enfant, qui peut donc comprendre sa peine et accepter sans problème la présence éventuelle des deux siens, exerçant qui plus est une bonne profession assurée financièrement. Il ajoute que son ex femme était professeur et issue d'une famille très aisée. Elle est restée proche de lui, l'a même aidé à aménager son appartement. Il me parle pour la première fois de sa famille, de son père qui aurait la maladie d'Alzheimer, de sa mère débordante d'énergie, de sa sœur avec laquelle il s'entend plutôt bien.

Ce jour là, Jean-Pierre est joyeux et rit de tout. Son rire qui me paraît étudié plus que spontané, ponctue chacune de ses phrases, sachant que je le reçois en étincelles crépitantes de vie, dont je bois la sève. Et je ne suis pas la seule apparemment. A la terrasse du café où nous prenons le soleil, il est admiré par

quelques femmes alentour qui le dévorent des yeux sans détour.

Du reste, je n'avais pas de suite remarqué mais il s'était placé volontairement en situation de chasseur de gazelles ! Et moi qui venais de tout lui donner, j'étais jalouse et peinée. Jean-Pierre l'a compris et s'est fait immédiatement pardonner en m'accordant un baiser, tout en me soufflant qu'il m'a enfin trouvée et que je suis sa femme.

Ce jour là, je l'avoue, Jean-Pierre semble amoureux. De moi, sûrement un peu, de mon physique qu'il trouve sans doute harmonieux, mais surtout de ma situation inscrite dans la stabilité qu'il recherche et dont il a besoin.

Ce jour là, je reste avec lui à l'hôtel toute la nuit.

Ce jour là, Jacky, Marc et Denis ont compris.

Je rentrai de ce week-end, charmée par mon homme, mais quand même ébranlée par un doute certes confus, mais réel, sur la véracité de ses propos, qui revenait sans cesse me torturer. D'autant plus qu'en partant j'étais tout à côté au moment où son regard s'attardait sur sa note d'hôtel, qu'il trouvait exagérément élevée et sur cette note n'était mentionnée qu'une seule nuit. Il y avait donc bien eu une première nuit. Dans la voiture ?

Il y avait aussi d'autres interrogations, qui au fil des jours s'imposaient à moi. Jean-Pierre vivait entouré de femmes. Des amies qu'il m'avait présentées et avec lesquelles je n'avais aucun point commun. Cela m'inquiétait. Pourquoi m'avait-il choisie ? On dit que les contraires s'attirent. C'est peut-être la réponse. Auprès de mes amis, Jean-Pierre avait été de suite adopté et apprécié, ce qui renforçait

sa fierté et mon tourment. Il y avait bien quelques réserves de la part de Marc, mon beau frère, qui ne supportait pas son air fier, son allure faussement altière, et de Lise qui faisait tout pour me ramener, disait-elle, à la réalité, me dissuadant de continuer à rêver. Et moi, ce que je voulais, c'était encore et encore, respirer la vie avec Jean-Pierre, la chanter, la danser pour chaque fois retomber désarçonnée, dans les bras de cet homme dont je ne pouvais déjà plus me passer.



C'est à l'occasion des vacances scolaires de Noël que nous partons pour la première fois, Jean-Pierre, Denis et moi, au ski, fêter notre nouvelle vie, celle d'une famille en train de se reconstituer.

J'avais loué pour l'occasion un petit appartement au pied des pistes, à Courchevel. L'enneigement étant abondant et le temps ensoleillé, Denis et Jean-Pierre purent skier ensemble à la journée tandis que je prenais le soleil sur un transat en altitude tout en préparant nos soirées en loisirs détente et plaisir. De jour en jour, j'observais une complicité s'affirmer entre mon fils et mon amoureux, ce qui accentuait mon bonheur d'avoir su trouver un équilibre dans une relation que je leur avais imposée malgré eux.

Ce fut des vacances réussies pour nous trois, que Jean-Pierre et moi, nous avons savourées, mettant en marge toutes idées pesantes et faisant de chaque journée un moment privilégié. C'est donc ivre de neige, de soleil et de bien être que nous rentrions à la maison, chacun de notre côté mais plus pour longtemps.

Car nous avions projeté de vivre prochainement ensemble, dans mon appartement, celui de Jean-Pierre étant mignon certes, mais d'un confort moindre.